

Cinéma américain **Pauvre Amérique!**

Michel Coulombe

Volume 13, Number 4, Fall 1994

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/33873ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (print)

1923-3221 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Coulombe, M. (1994). Cinéma américain : pauvre Amérique! *Ciné-Bulles*, 13(4), 39–41.

Pauvre Amérique!

par Michel Coulombe

L'été dernier, on a constaté une forte baisse du tourisme québécois aux États-Unis. Les analystes, d'un commun accord, ont mis ce phénomène nouveau, inespéré pour l'économie nationale, sur le compte de la faiblesse du dollar canadien. Il est permis de mettre en doute cette hypothèse largement admise mais quelque peu réductrice. Et si le cinéma américain y était pour quelque chose...

Le cinéma américain attire les foules, remplit les cinémas, crée des embouteillages dans les cinéparcs. Certes. Mais que nous dit-il des États-Unis? On évite trop souvent la question et on est en droit de se demander si ce n'est pas parce que la réponse est embarrassante. Lorsqu'on pense aux États-Unis, on évoque volontiers la Statue de la Liberté, le Grand Canyon, l'empire Disney et les casinos de Las Vegas. Le cinéma américain nous en donne une tout autre image.

Commençons par l'histoire. Les Américains, si on en croit le mégasuccès de l'été, **The Flintstones**, seraient les descendants des Pierrafeu. Pareil constat n'a rien pour stimuler le moral des troupes. Et ces malheureux descendants, tout modernes soient-ils, seraient incapables de se défaire, génération après génération, d'une chienne certainement septuagénaire, Lassie, qui se mêle invariablement de tout ce qui ne la concerne pas, un peu comme Janette Bertrand au Québec. Pour se distraire, ces Américains ne se contentent pas d'aller au cinéma, mais, esprits simples, ils regardent le base-ball, activité qui exige une capacité de méditation dont se serait émerveillé Bouddha lui-même. Mais ce n'est pas le plus accablant. Est-ce par masochisme, le saura-t-on jamais, mais chaque année, et 1994 n'a pas fait exception à la règle, on renforce ce culte pour un sport où on s'amuse si peu que les joueurs exigent des millions pour s'y adonner, en produisant non pas un mais des films sur fond de base-ball. Est-il vraiment besoin de commenter **Angels in the Outfield**? Qui voudrait abandonner ses deux misérables semaines de vacances à un tel pays?

Il y a plus sérieux. S'il faut en croire les cinéastes américains, leur pays n'est pas de tout repos. La formule est polie, l'euphémisme rassurant. On voit **The Client** et on se dit qu'aux États-Unis les meurtres les plus crapuleux peuvent bouleverser la vie du



Clear and Present Danger

premier venu, n'épargnant pas même les enfants, et qu'on serait fou de se fier aux avocats qui rêvent tous de passer à la télé. On voit **I Love Trouble** et on en conclut qu'il ne faut pas davantage se fier aux hommes de science et aux politiciens, des gens capables de tout pour parvenir à leurs fins, ce en quoi ils font beaucoup penser aux journalistes.

En fait, tout va si mal dans ce pays que même l'intouchable président s'avère corrompu comme le démontre Jack Ryan, interprété par l'irréprochable Harrison Ford, dans **Clear and Present Danger**. Et cela ne se passe pas mieux chez le commun des mortels car avec **Wolf** il devient évident que la moindre morsure peut vous transformer un éditeur raffiné en bête redoutable capable de mordre tout ce qui bouge, y compris Michele Pfeiffer, ce qui est, on l'admettra, impardonnable. Pire encore, les villes en apparence les plus paisibles abritent des cinglés capables de tout pour mettre à exécution leur vengeance. L'un revient d'outre-tombe pour condamner tous ceux qui se sont associés à un meurtre crapuleux: **The Crow** (homme empalé, victime transpercée de seringues, commerce incendié, yeux arrachés, etc.). Un autre se transforme en mutant survitaminé pour effacer des années d'humiliations: **The Mask**. Apaisante, l'Amérique!

Mais, tout bien réfléchi, ce n'est rien en regard de ce que révèle le visionnement de **Blown Away**: il se trouve, sur le territoire américain, des fous très doués qui mettent des bombes partout et qui font sauter indifféremment un pont ou un vieux monsieur. La crainte est cruellement renforcée par **Speed**, un film d'une redoutable efficacité. Il n'existe pas une crapule spécialisée dans les explosifs dans ce pays, il y en a en fait plusieurs, toutes d'une intelligence effrayante, et, autant s'y faire, il n'y a plus d'endroit sauf. L'ascenseur, l'autobus, le métro peuvent exploser à tout moment. Et s'il restait deux ou trois touristes égarés désireux de tenter l'expédition, **True Lies** fait tout pour les en dissuader. L'explosion y paraît si naturelle, si bien intégrée au quotidien des gens, qu'on en vient à la considérer comme un feu d'artifices version Schwarzenegger. Une maison mobile est détruite, que voulez-vous... Un pont y passe, tant pis. Un gratte-ciel est bombardé par un avion militaire situé à quelques mètres, c'est la vie. Et l'on s'étonne que les thérapeutes fassent des fortunes de l'autre côté de la frontière!

Ne croyez pas qu'on puisse se reposer, en paix, sur des figures féminines fortes. Niet. Comme on le voit dans **Corrina, Corrina**, une fois la mère morte, c'est

la déroute et il faut consentir à de grandes concessions pour retrouver une femme à la hauteur. Quant au film de Yves Simoneau, **Mother's Boy**, il montre une figure maternelle trouble, à des kilomètres de la douceur rassurante et des berceuses. Un biberon dans une main, un couteau dans l'autre. Autant l'admettre, la femme américaine est, elle aussi, porteuse de violence. La Mallory de Juliet Lewis dans **Natural Born Killers**, bagarreuse et impitoyable, en témoigne sauvagement.

Peut-être vous dites-vous que le cinéma américain offre tout de même des modèles et que c'est là une de ses grandes forces. Détrompez-vous. Côté mythe, voyez simplement **Wyatt Earp** avec Kevin Costner. Allez vous identifier à ce shérif violent dont la dureté devrait être justifiée parce qu'il défend la loi et l'ordre.

À tout le moins, cet interminable film donne-t-il l'heure juste quant aux héros, car, de **True Lies** à **Speed** en passant par **Blown Away**, **It Could Happen To You**, **Clear and Present Danger** et **Beverly Hills Cop III**, il n'y en a que pour les représentants masculins des forces de l'ordre dans le cinéma américain de cet été. Rassurant... Ou alors on propose des modèles de justiciers qui n'ont plus rien d'humain comme dans **The Crow** et **The Mask**, comme si la possession de pouvoirs spectaculaires constituait la seule porte de sortie dans un pays offert à la violence. Imagine-t-on seulement l'équivalent dans le cinéma canadien/qubécois? Imagine-t-on les films de Patricia Rozema, Atom Egoyan, Denys Arcand, Léa Pool et Gilles Carle grouillants de valeureux membres de la Gendarmerie royale du Canada ou de lieutenants de la Sureté du Québec? Il faut qu'un pays soit en bien mauvais état pour ramener tous ses héros aux forces de l'ordre.

Une seule exception à cette règle, qui, ce n'est peut-être pas dû au hasard, conduit le spectateur hors du territoire américain, **The Lion King**, un dessin animé sorti du moule Disney. Le héros de cette fausse légende africaine dont on a dit qu'elle avait beaucoup en commun avec certains dessins animés japonais, est un lionceau traumatisé qui met une éternité à prendre ses responsabilités, attendant pour cela l'entière destruction de son royaume. Pour l'identification, donc, on repassera.

Les plus optimistes se diront oui, mais l'Amérique est le pays plus grand que nature de la réussite économique. On y rêve du million de père en fille. Par atavisme. Nenni. Des livreurs s'y transforment

en magnats du pétrole comme les chenilles les plus repoussantes en splendides papillons. Plus du tout. Encore là, l'Amérique n'est plus ce qu'elle était. Côté ancêtres, le cas de Fred Caillou — encore lui, en dit long. On lui offre une promotion et la proposition est malhonnête. Fred glisse alors sur la pente savonneuse du pouvoir. Tout de même, il redevient en extrémis, heureux dénouement, le sympathique épais que nous connaissons et admirons tous lorsqu'il retourne, ravi, au travail manuel. Oubliée l'ambition. On croirait un héros à la québécoise...

Que ceux qui douteraient que Fred soit l'indicateur d'une tendance voient **It Could Happen To You**. Un homme et sa femme y héritent d'un million et cet homme, un policier, tient promesse en remettant la moitié de ce lot à la serveuse à laquelle il devait un pourboire. L'épouse se révélera d'une insupportable cupidité et perdra tout (la voilà punie, comme Séraphin!) Quant au mari, dépossédé, il retrouvera la serveuse et ils vivront pauvres et heureux. Pas pauvres, mais heureux, non. Pauvres et heureux. **Renaissance Man** enfonce le clou. Un brillant publicitaire en chômage abandonne l'ambition et son attaché-case pour enseigner Shakespeare à de jeunes militaires qu'il révèle à eux-mêmes. Et il retrouve le bonheur. Au diable la carrière. S'il fallait encore convaincre quelqu'un, il suffirait de rappeler l'histoire de **Forrest Gump**, ce portrait d'un simple d'esprit successivement héros de guerre, champion sportif, chef de file et millionnaire, sans que tout cela ait quelque importance pour lui. Bof, pense-t-il. Bof, en effet. Et l'Amérique, qui se reconnaît, se précipite aux guichets des salles...

L'Amérique est non seulement de plus en plus dangereuse mais, par surcroît, elle n'est plus dans son assiette. Et on devrait s'étonner qu'on déserte ses plages... D'ailleurs, Oliver Stone, mauvaise conscience nationale, n'est pas dupe. Aussi dénonce-t-il bruyamment cette violence omniprésente qui ensorcelle les médias américains dans **Natural Born Killers**, point final naturel de cet été de toutes les explosions. Le cinéaste y met tant de conviction qu'on ne saurait dire qui est le plus effrayant de ces tueurs en série sans scrupules, de ce reporter sensationnaliste ou de cet inquiétant représentant des forces de l'ordre. Ou de Stone lui-même qui, soucieux comme toujours de convaincre, emprunte l'arsenal lourd de l'ennemi et multiplie les scènes où l'on noie papa dans l'aquarium, où l'on flambe maman au lit, où l'on tire à bout portant sur tout ce qui bouge encore un peu. Pas de doute, Stone est bien un cinéaste américain. ■



Speed



True Lies